

En pleine guerre

Il faisait nuit et sombre, des nuages lugubres obscurcissaient le ciel.

Aucune lueur n'éclairait le sol.

Quand tout à coup des grondements se firent entendre, lointains mais puissants. Ils emplissaient le ciel tandis que de grandes silhouettes glissaient vers l'horizon en direction des montagnes.

Quelque part dans ces hauteurs, à Ciel-Ville, une fête battait son plein dans le parc public, près d'une falaise du haut de laquelle on pouvait voir tous les villages sur le flanc de la montagne.

Beaucoup de gens dansaient dont moi, Jean-Louis Jill, fils du maréchal ferrant. J'avais 18 ans et j'aimais les fêtes. Tout le monde était joyeux. Je dansais avec ma petite amie Lucie et mon ami Marco. J'allais chercher un plat au buffet pour ravitailler notre petit groupe. Nous allions veiller tard et c'était amusant. Le son des trompettes nous donnait des papillons dans le ventre et celui du tambour nous faisait vibrer. Agir est un million de fois plus beau que penser.

Tous ces sons agréables et familiers disparurent et laissèrent place à de terrifiants grondements. Tout le monde tourna les yeux vers les villages voisins sur le flanc de la montagne... Ils étaient tous en feu ! Mon cœur qui battait déjà à tout rompre à cause de la musique et des danses endiablées, s'élançait cette fois-ci à rythme plus oppressant. Nous pouvions percevoir d'horribles cris. La peur me gagna brusquement.

Au loin, dans le ciel, des silhouettes massives et menaçantes fonçaient droit vers nous à la vitesse d'étoiles filantes. Leur rugissement semblait gagner en puissance à mesure qu'elles s'approchaient. Des avions ! Des bombardiers allemands tout droit venus de l'est ! tout le monde se mit à courir dans tous les sens en hurlant. La panique nous avait tous gagnés. Agir est un million de fois plus beau que penser.

Maintenant, nous distinguons les nazis qui sautaient un par un des avions en parachute. Arrivés au sol, leurs mitraillettes se mirent à cracher d'énormes quantités de balles.

Dans ma course pour fuir avec Lucie et Marco, je voyais de plus en plus de corps étendus au sol, gisant ou gémissant. Je tournais ma tête vers les falaises. Les ennemis tiraient à vue sur chaque villageois.

Essoufflé et terrorisé, j'arrivais déjà dans le centre du village quand je vis Marco tomber à terre puis ce fut au tour de Lucie. Je me mis à hurler de tristesse, de douleur ou peut être de colère, je ne savais plus ... Agir est un million de fois plus beau que penser.

Quand j'atteignis enfin la sortie du village, je me sentais abattu bien que moi-même rescapé. J'allais continuer ma course pour fuir cette vision d'horreur quand j'entendis les pleurs d'un bébé. Il était près d'une cabane en bois dans un champ.

Je m'approchais plus près et le vis emmitouflé dans une couverture, bien au chaud. J'avais une chance de le sauver, les nazis se rapprochaient.

Devais-je le sauver ou m'enfuir ? Je ne devais plus réfléchir. Agir est un million de fois plus beau que penser.